

« Un dialogue de sourds » : Proust et ses premiers traducteurs britanniques (Scott Moncrieff, Schiff)

Adam Watt



Pour citer cet article

Adam Watt, « « Un dialogue de sourds » : Proust et ses premiers traducteurs britanniques (Scott Moncrieff, Schiff) », *Fabula / Les colloques*, « Proust : dialogues critiques », URL : <https://www.fabula.org/colloques/document2183.php>, article mis en ligne le 14 Octobre 2013, consulté le 25 Avril 2024

« Un dialogue de sourds » : Proust et ses premiers traducteurs britanniques (Scott Moncrieff, Schiff)

Adam Watt

Dans l'avant-propos du dernier volume de la *Correspondance de Marcel Proust* Philip Kolb fait référence à l'échange épistolier très bref qui eut lieu en 1922 entre Proust et C. K. Scott Moncrieff, l'homme de lettres écossais qui était, à cette époque, en train de traduire la *Recherche* en anglais. Malgré les considérables dons littéraires des deux hommes, malgré la sensibilité aiguë, l'intelligence et la culture profonde de chacun, cet échange, selon Kolb, « tourn[a] rapidement au dialogue de sourds »¹. Proust écrit à Moncrieff en français, faisant l'éloge du « talent » du traducteur mais exprimant surtout des critiques concernant son choix de titres ; Moncrieff, traducteur estimé de *La Chanson de Roland*, de *Beowulf*, des *Lettres d'Abélard* et *Héloïse*, de Stendhal et de Pirandello, répond en anglais, sa lettre un tant soit peu sardonique accompagnée d'une feuille volante sur laquelle il avait dactylographié ses réponses aux critiques de l'auteur. Malheureusement cette feuille, d'un intérêt si considérable pour la critique, ne nous est pas parvenue.

Cette histoire est assez bien connue. Ce qui m'intéresse, cependant, ce sont les raisons pour ce dialogue manqué si inattendu entre un grand auteur – lui-même traducteur ou au moins co-traducteur, de Ruskin – et le traducteur, doué, de son propre roman. Pour mieux comprendre pourquoi un dialogue critique riche et fécond n'eut pas lieu, nous allons confronter deux autres dialogues qui eurent lieu pendant plus ou moins la même période. Le premier – et le plus important – est celui qui se développa entre Proust et un autre correspondant anglophone, Sydney Schiff. Ce dernier, riche francophile anglais, un ami de Katherine Mansfield et de John Middleton Murry, mais aussi une connaissance de Joyce, de T. S. Eliot, de Picasso et de Diaghilev, entretient avec Proust un dialogue écrit entre avril 1919 et novembre 1922. Ayant lu *Du côté de chez Swann* en 1915, Schiff est devenu le *ne plus ultra* de l'idolâtrie en ce qui concerne Proust et son œuvre ; il lui demande même, à maintes reprises, la permission de traduire la *Recherche* et, en effet, après la mort de Scott Moncrieff en 1930, c'est Schiff qui traduit *Le Temps retrouvé*. J'analyserai dans un premier temps la relation étrange et le dialogue boiteux entre Proust et Schiff, entre l'idole et l'idolâtre qui se veut traducteur. Le deuxième dialogue auquel

1

je ferai référence plus brièvement est celui suscité par le travail du premier traducteur, c'est-à-dire entre Scott Moncrieff et des correspondants très en vue dans le monde des lettres anglophone de l'époque (à savoir Edmund Gosse et Joseph Conrad). En examinant ces deux dialogues parallèles mais nullement entrecroisés, j'espère élucider jusqu'à quel point Proust a réussi à bien gérer les manies et les préjugés d'un « fan » dominateur et obsessionnel. Curieusement il semble qu'à cause des manigances et de la jalousie de Schiff, Proust ait laissé passer l'opportunité d'un dialogue véritable avec Scott Moncrieff qui aurait été sans doute fructueux pour tous deux.

(i)

Lorsqu'on aborde la correspondance entre Schiff et Proust, on remarque tout d'abord qu'ils disent tous deux avoir des connaissances déficientes de la langue de l'autre. Les insuffisances de Schiff se voient vite car Kolb conserve partout l'orthographe originelle (et originale !) de celui-ci. Schiff, de temps en temps, fait allusion lui-même aux lacunes dans ses connaissances de la langue : « Si je pouvais écrire convenablement en français et si je n'avais pas la certitude de vous fatiguer », écrit-il par exemple en août 1920, « je vous dirais bien des choses »². Quant à Proust, il répond ainsi :

la fatigue n'est pas la raison d'une lecture peu approfondie [de *Richard Kurt*, roman de Schiff] mais de ce que je ne sais plus un mot d'anglais. Un de mes amis qui le sait très bien, reviendra bien un jour ou l'autre, et me lira à haute voix en me traduisant. Savez-vous que beaucoup de journaux anglais sont très gentils pour moi et font allusion familièrement à de si minces détails de *Swann* que cela prouve une grande connaissance. Quel malheur que ce ne soit pas traduit³.

Lui qui avait déjà avoué qu'il « li[sait] l'anglais très difficilement »⁴ s'excuse ici pour la même raison de ne pas avoir lu le roman reçu en cadeau. « Je ne sais plus un mot d'anglais », écrit Proust, et ce « plus » est intéressant car le mot se réfère implicitement à une connaissance antérieure de Proust de la langue anglaise, développée pendant la période de ses traductions de Ruskin (1899-1906)⁵. Il faut cependant bien noter ici une incohérence : dans cette lettre de septembre 1920, Proust remarque (comme on l'a vu) que la presse anglaise a évoqué *Swann* à plusieurs reprises. Sur quoi fonderait-il une telle remarque à moins que ce fût sur une lecture détaillée et récente des articles auxquels il se réfère ? Quoi qu'il en soit, la dernière phrase de cette citation (« Quel malheur que ce ne soit pas traduit »)

2

3

4

5

représente le moment déclencheur, qui met en branle chez Schiff l'une des plus grandes préoccupations de sa vie.

En interprétant cette remarque, me semble-t-il, comme une invitation, Schiff écrit dans sa lettre suivante :

La question de la traduction de vos œuvres nous a beaucoup occupé. Le public anglais qui veut de la bonne littérature est peu nombreux, surtout pour la bonne littérature française et ce public, le plus instruit, préfère lire ces livres en français. En mon opinion, il n'y est pas question (dans le cas de vos livres) d'une affaire rémunérative. Il y aurait aussi la question importante du traducteur. Je n'en connais aucun excepté moi-même qui en ferait une traduction convenable.

Qu'est-ce que vous diriez de faire traduire, comme ballon d'essai, une partie de *Swann* [...]. Si vous faisiez publier cette partie là vous pourriez alors juger de notre public et en former un[e] base pour des éditions suivantes⁶.

Heureusement pour les lecteurs anglais, neuf mois plus tôt en Angleterre Moncrieff avait déjà commencé à envisager une traduction anglaise de l'œuvre de Proust. Le 26 janvier il avait parlé de ce projet dans une lettre à un ami : « I am reading it with great absorption in rare moments of leisure, and am prepared to make a very palatable translation of it, which is not easy⁷. » On ne sera pas surpris d'apprendre que bien que Proust ignorât encore les intentions de Scott Moncrieff en septembre 1920, il ne donna pas son feu vert à Schiff.

Sa réponse à Schiff, « Merci mille fois pour la traduction, mais la *N.R.F.* s'est arrangée avec je ne sais pas qui »⁸, est à la fois claire et vague : claire en tant qu'elle refuse à Schiff ce qu'il voulait le plus au monde, mais vague en tant qu'elle ne repose sur aucun fait connu à cette époque. Une lettre de Gallimard à Proust du 9 septembre confirme qu'aucun contrat n'avait encore été signé⁹ ; en fait le contrat entre Gallimard et Chatto & Windus pour la traduction de Scott Moncrieff ne sera signé que sept mois plus tard en avril 1921 ; mais Proust ne dévoile rien de tout cela à Schiff envers qui il se montre impassible en ce qui concerne la traduction de son roman.

Plus la correspondance entre ces deux hommes se développe, plus on constate que Schiff n'est pas seulement un amateur de l'art de Proust : il se révèle comme obsédé par le créateur de la *Recherche*. A certains moments l'idolâtrie de Schiff devient si marquée qu'en lisant ses lettres on croit lire du Proust pastiché. Voici un exemple

6

7

8

9

du style adopté par Schiff lorsqu'il essaye de se faire le pendant, voire l'âme sœur, de son maître français perpétuellement malade :

Mon écriture est terrible. [...] Je suis sincère en vous assurant qu'à côté de votre bien ou mal, mon livre n'a pas la moindre importance. Ce dernier temps j'ai été souffrant d'un épuisement de nerfs. J'en souffre du reste périodiquement. Je n'ai pu ni lire ni écrire sans un effort soutenu ni prendre une décision quelconque ni m'occuper d'affaires pratiques. Ces dernières sont pour moi toujours une cause d'agacement. [...] Finalement je me suis mis au lit d'où je sors présentement¹⁰.

Même si cette remarque semble manquer d'empathie avec lui, notons en passant que Schiff, écrivant ici en 1922 à 54 ans, vivrait encore vingt-deux ans ; quant à Proust, il ne lui restait que huit mois à vivre.

Un trait partagé par les deux hommes que l'on ne peut toutefois pas nier – un trait qui, de plus, renforce l'impression de « dialogue de sourds » donnée par leurs échanges – est celui d'avoir une mémoire défectueuse ou, au moins, de *faire semblant* d'avoir une mémoire défectueuse. Dans deux lettres de décembre 1921, Gaston Gallimard avait ainsi parlé à Proust de la permission accordée à Chatto & Windus pour la traduction anglaise du roman, mais trois mois plus tard Proust écrit de nouveau à Gallimard : « J'ai vu dans le *Chicago Tribune* qu'on avait traduit *Du côté de chez Swann*. Ont-ils le droit ?¹¹ » Schiff non plus ne se souvient pas ce que son idole lui a dit (ou bien il choisit de l'ignorer) lorsque, en juin 1922, il écrit :

Si jamais la traduction de vos livres en anglais se faisait, il faudrait une édition de luxe seulement à 5, 7. et 10 guineas par souscription privée. Je sais qu'il n'y a que moi qui pourrais faire cette traduction. Vous ne le croiriez pas en lisant et en écoutant mon français exécrationnel mais je connais mieux le français qu'il ne paraît et il n'est pas question de cela, il est question de mon intuition sympathique, de mon goût littéraire et de mes facultés d'esprit. Souvent je pense à cela. Est-ce que je ne ferais pas mieux de mettre mon travail de côté et entreprendre la traduction complète de toute *La Recherche* ? [...] Dois-je faire la traduction de *La Recherche* ? Si oui, quand ? Il ne s'agit que de ma vitalité et de cette question. Sachant que je suis le seul qui peux faire cette traduction comme elle devrait être faite, est-ce qu'elle devrait être ma première préoccupation ou est-ce que mon propre travail doit prévaloir ?¹²

Schiff écrit ici comme s'il n'avait jamais reçu la lettre de septembre 1920 où Proust lui refuse le droit de traduire. En dépit de son « français exécrationnel » il se croit toujours le seul à pouvoir accomplir la tâche et dans certaines formulations (« il n'y a

10

11

12

que moi qui pourrais faire cette traduction », « il ne s'agit que de ma vitalité et de cette question »), on trouve, bizarrement, une anticipation du Narrateur proustien face à son œuvre à venir à la fin du *Temps retrouvé*. Celui-ci, sachant que son devoir et sa tâche futurs seront « ceux d'un traducteur », remarque, comme Schiff le fait ici, que la possibilité de l'œuvre sera dictée par la mortalité : « mon cerveau était un riche bassin minier [...]. Mais aurais-je le temps de l'exploiter ? J'étais la seule personne capable de le faire » (IV, 614) ; « Je me disais non seulement "Est-il encore temps ?" mais "Suis-je encore en état ?" » (IV, 621).

Schiff se présente comme le seul traducteur du livre mais en même temps il agit contre son propre intérêt. Il commence sa lettre en critiquant un article récemment publié dans le *Times* dont il traite l'auteur, A. B. Walkley, d'« imbécile », de quelqu'un qui « n'a aucune situation littéraire » ; il enchaîne : « Personne ici n'a jusqu'à présent écrit une critique sérieuse sur vos œuvres. Je l'aurais fait il y a longtemps si je pouvais mais je ne saurais faire une chose adéquate, n'ayant ni le don critique, ni le savoir, ni le technique. »¹³ Schiff, en avouant ainsi ces lacunes ne présente pas exactement le profil du « traducteur idéal », et Proust s'en doutait bien. Il ne répond pas aux questions insistantes de Schiff mais écrit, néanmoins, à Gallimard, oubliant de nouveau – apparemment – qu'un contrat est signé depuis plus d'un an : « Dites-moi », écrit-il le 25 juin, « si on a traduit ou va traduire mon livre en anglais diverses questions et demandes m'étant adressées à cet égard (je ne sais ce que vaut la *guinée*). »¹⁴

(ii)

La traduction anglaise de la *Recherche* est annoncée dans la revue *The Athenaeum* le 9 septembre 1922 et c'est Schiff qui avertit Proust de cette nouvelle. « J'espère que la traduction sera au moins assez bonne pour donner une idée de l'original », écrit Schiff, enchaînant : « L'art de traduction est difficile et peu compris et il n'est pas d'auteur qui demande plus que toi d'un traducteur¹⁵ ». Cet art est sans doute difficile, et ce sont des fautes de traduction de Schiff qui font que Proust doute des capacités de Moncrieff comme traducteur de son œuvre. Schiff, ne reconnaissant pas l'allusion au trentième sonnet de Shakespeare, traduit *Remembrance of Things Past* et *Swann's Way* de façon littérale : « Les titres ne me plaisent pas. 'Souvenir de choses passées' et 'A la manière de Swann' ou 'La façon de Swann'. Je pense qu'on aurait pu trouver des titres plus près des tiens qui sont si admirablement choisis ».¹⁶

Schiff ne suggère pas d'alternative et Proust ne semble pas reconnaître, lui non plus, l'écho shakespearien. Sa première impression des compétences de Moncrieff

13

14

15

16

est donc filtrée à travers les préjugés de Schiff. Répondant à la lettre de Schiff, Proust affirme : « Je ne laisserai certainement pas paraître *Du côté de chez Swann* sous le titre que tu me dis. J'ignorais cette traduction. Je devrais le savoir¹⁷. » Encore une fois, la mémoire fautive de Proust le plonge dans l'incertitude ; il assure Schiff qu'il va « télégraphier [son] indignation » à Gallimard et à Rivière. Enervé et mécontent, il écrit à Gallimard : « un éditeur en donnant le droit de traduire un livre ne donne pas celui de le déformer [...]. Les titres inquiètent mes amis Schiff sur la traduction de l'ouvrage. » Et la dernière phrase de sa plainte acerbe (« Je tiens à mon œuvre que je ne laisserai pas des Anglais démolir »)¹⁸ nous montre combien il avait peur de l'effet néfaste du traducteur inconnu sur son œuvre précieuse.

Parallèlement, un an plus tôt, au moins un des correspondants de Moncrieff avait craint l'effet nocif du texte proustien sur son traducteur : Moncrieff se trouva confronté à l'indignation de Sir Edmund Gosse, un des plus vénérables hommes de lettres de l'époque. « Since you told me you were translating Proust I have not felt happy » (« Depuis que vous m'avez dit que vous traduisiez Proust je ne suis pas content ») écrit Gosse :

I cannot be charged with prejudice, since (unless I make a great mistake) I was the first in England, and one of the first anywhere, to recognize the exciting quality in *Chez Swann*. But I do not feel sure that that quality is really first rate, is going to be durable. It has flattered us by pandering to some very ephemeral things, to the amusement of having our literature in powder, instead of in blocks and slabs. [...] At any rate he is a monstrously clever fellow, but I grudge months of your best life spent in shaking these French powders into your English box. [...].

Vous ne pouvez pas m'accuser d'avoir des préjugés car, à moins que je me trompe, j'ai été le premier en Angleterre, et l'un des premiers du monde, à reconnaître la qualité passionnante de *Du côté de chez Swann*. Mais je ne suis pas sûr que cette qualité soit vraiment la meilleure, qu'elle puisse perdurer. Elle nous a flattés en cédant aux exigences de choses bien éphémères, à la joie d'avoir notre littérature en poudre au lieu de blocs ou de pavés. [...] Quoi qu'il en soit, c'est un homme monstrueusement intelligent mais je vous reproche de passer des mois dans la fleur de votre vie passés à essayer de faire rentrer ces poudres françaises dans votre boîte anglaise.¹⁹

Pour Gosse, ami de Robert Louis Stevenson, de Thomas Hardy, de Tennyson et de Swinburne, l'œuvre poudreuse de Proust n'était pas suffisamment charpentée pour mériter les labeurs de Scott Moncrieff. Le grand critique anglais, dans cette lettre, ressemble à Norpois critiquant Bergotte (« ses livres pèchent par la base ou plutôt il n'y a pas de base du tout », « tout cela est bien mièvre, bien mince, bien peu viril », l,

17

18

19

464–465). Heureusement, comme le héros le fait avec Norpois dans la *Recherche*, Scott Moncrieff finit par ignorer les avis de son aîné et produit une traduction qui serait reconnue non pas comme un débris poudreux mais comme un monument des lettres modernes.

Le *Times* parla du « miracle » de la lisibilité en anglais d'un auteur qui dans sa propre langue est « d'une lecture pénible », même pour les Français²⁰. Le critique du *Times Literary Supplement*, dans un compte rendu de la traduction (publiée en 1924) d'*A l'ombre des jeunes filles*, remarqua que Moncrieff était « le plus rare des intermédiaires, un traducteur presque parfait » (« that rarest of intermediaries, an almost perfect translator »)²¹. Néanmoins, à cause des doutes de Schiff, Proust de son vivant ne reconnaît pas la qualité de l'œuvre de Moncrieff et leur seul échange, comme mon titre emprunté à Kolb le suggère, n'est ni lucide, ni fructueux. Par exemple, dans sa lettre à Moncrieff Proust met en évidence son manque de compréhension de l'anglais, en suggérant, quant au titre *Swann's Way*, qu' « En ajoutant 'to' vous auriez tout sauvé ».²²

S'il n'y a pas de dialogue critique entre auteur et traducteur, nous avons, au moins, les lettres reçues par Moncrieff pendant son long travail solitaire en Italie. Joseph Conrad, cela est bien connu, vivait entre deux ou trois langues ; son père était d'ailleurs traducteur de Vigny, Hugo, Dickens et Shakespeare en polonais. En décembre 1922, Conrad fils écrit longuement à Moncrieff pour le féliciter de sa traduction mais aussi pour lui offrir ses aperçus sur l'art du romancier français²³. Si on compare les remarques de Schiff faites dans sa dernière lettre à Proust, le 14 novembre 1922, avec celles de Conrad dans sa lettre à Moncrieff le mois suivant, on trouve des similarités frappantes ainsi que des divergences très marquées. Conrad reconnaît chez Proust, « un art créatif reposant uniquement sur l'analyse » (« a creative art absolutely based on analysis ») qui semble réussir à dire le dernier mot sur des sujets déjà beaucoup étudiés. Il estime que peu de textes ont été écrits en anglais sur Proust, et ce qu'il en a vu « était plutôt superficiel » (« I don't think he has been written about much in English and what I have seen of it was rather superficial »²⁴). Schiff lui fait écho, en novembre, lorsqu'il parle de la traduction de *Swann* : « Il n'y a pas eu de critiques sérieuses, rien que des reviews plus ou moins banals et peu intelligents ».²⁵ Jusqu'ici Conrad et Schiff s'accordent. Mais la ressemblance de

20

21

22

23

24

25

leur point de vue ne dure pas. Schiff, qui ne peut pas cacher sa jalousie, continue ainsi :

Je ne peux pas me plaindre de la façon dont ton livre a été reçu par les critiques anglais dans son habit anglais. Les tailleurs anglais sont reconnus comme les meilleurs et c'est l'affaire des journaux de faire marcher le commerce. J'ai chaque fois un peu envie de vomir quand je lis de nouveau des éloges effusifs qu'on prodigue à ton traducteur mais je les avale avec la meilleure grâce que je puis me commander en pensant à l'effet avantageux pour toi dont je jouirai par substitution.²⁶

La métaphore vestimentaire est peut-être choisie pour rappeler à Proust qu'en juin 1922 il avait promis d'envoyer un de ses gilets en cadeau à Schiff.²⁷ Nous ne savons pas si le cadeau arriva, mais ce qui est clair dans ce passage de la dernière lettre de Schiff à son idole est qu'il ne se contente pas du tout du fait qu'un autre puisse – pour inverser un petit peu la métaphore – endosser ce qu'il avait depuis 1919 considéré comme son propre habit.

En février 1930 se présenta l'opportunité tant attendue par Schiff. Moncrieff est mort d'un cancer à Rome au moment où il corrigeait les épreuves de son *Albertine disparue*. Inévitablement, c'est Schiff, sous son pseudonyme de Stephen Hudson qui prit la relève et qui publia, deux ans plus tard, *Time Regained*. Ce dernier volume n'arrive pas à la hauteur de ceux traduits par Moncrieff. Dans une récente étude de Proust et le dîner, lieu d'un autre dialogue manqué, cette fois entre Proust et Joyce, organisé en 1922 par Schiff à l'hôtel Majestic pour fêter la première de *Renard* de Stravinski, Richard Davenport Hines décrit la traduction de Schiff comme « sans finesse, et même pleine d'imperfections, parfois maladroite et obscure » (« unadorned, even unpolished and sometimes clumsily obscure »).²⁸ Un article dans le *London Magazine* en 1962 va encore plus loin, suggérant que cette traduction ne peut être qualifiée que de « désastre », qu'elle est « maladroite, sans musicalité, parfois absurde par sa littéralité, ou même complètement inexacte » (« can only be described as disastrous [...], clumsy and unmusical, [...] either absurdly literal or downright inaccurate »).²⁹ La devise latine que l'on trouve sous la plume de Brichot vers la fin de la *Recherche* (IV, 371) semble pertinente ici : *habent sua fata libelli*, les livres ont leur propre destin. Alors que *Le Temps retrouvé* a eu un grand succès et attire encore de nouveaux lecteurs, *Time Regained* de Schiff, qui est à la fois le même livre et un livre complètement différent, connut un succès très limité et fut remplacé par une nouvelle traduction anglaise d'Andreas Mayor dans les années

26

27

28

29

soixante, après la mise à jour de la première édition de la *Recherche* dans la bibliothèque de la Pléiade, événement qui permit une révision et un remaniement général du texte de Scott Moncrieff par un autre grand proustien du monde anglophone, Terence Kilmartin.³⁰

Ayant étudié combien pour Proust la question de la traduction de son œuvre était compliquée par des méprises, des fautes de compréhension et des oublis, on peut se demander pourquoi l'auteur tient tant à la figure de la traduction pour communiquer l'acte de la création artistique ? En lisant *Le Temps retrouvé* on constate que les figures de traduction et de déchiffrement sont très fréquentes : la traduction des « impressions » laissées par les expériences du monde sensible ; la traduction fondamentale des signes tracés dans notre livre intérieur. La traduction, processus à la fois interprétatif, transformateur, et surtout créateur a sans doute une place importante dans l'esthétique proustienne. Moncrieff sut produire une traduction riche et remarquablement lisible mais il n'a pas su entretenir un dialogue avec Proust ; quant à Schiff, il ne put pas proposer de traduction acceptable car il investit trop d'énergie en cherchant à plaire à son idole et à lui ressembler, et trop peu d'énergie à tenter de bien comprendre son œuvre. Un dialogue fécond entre auteur et traducteur n'est pas forcément nécessaire pour avoir une traduction réussie, mais pour bien apprécier un roman comme la *Recherche* il faut reconnaître, avec le Proust du *Contre Sainte-Beuve*, que « les beaux livres sont écrits dans une sorte de langue étrangère » (CSB, 305). La faute de Schiff était de croire que cette langue était le français.

PLAN

AUTEUR

Adam Watt

[Voir ses autres contributions](#)